

2 mai 1967, Québec

Allocution devant les délégués de l'AUPELF

Votre séjour à Québec, sous les auspices de la première université de langue française d'Amérique, nous réjouit et nous honore vivement. Après ces quelques jours dans la Capitale du Canada français, vous devez déjà vous sentir tellement chez vous dans nos murs qu'il me paraît quasi inconvenant de vous souhaiter la bienvenue. Permettez au premier ministre de la plus vaste communauté francophone hors de la mère patrie de vous accueillir non comme des visiteurs mais comme des frères: la langue qui nous est commune nous rapproche en effet plus étroitement que ne nous séparent les frontières et les océans.

Si l'organisme que vous représentez suscite mon admiration, j'applaudis encore peut-être davantage à l'inspiration qui a présidé à sa fondation. Le ralliement de la diaspora française dans des cadres dynamiques constitue en effet un objectif qui ne peut que sensibiliser une nation qui compte près de 20 % de ses fils hors de son territoire.

La solidarité que nous exerçons en vue de la survivance des nôtres hors de nos frontières, vous la manifestez admirablement, à l'échelle internationale, en vue d'un plus intense rayonnement universitaire. À votre insu peut-être, ce regroupement des universités francophones de quelque quarante pays aura sans doute été l'un des moteurs de ce vaste mouvement de fraternisation qui, depuis quelques années, sollicite divers secteurs d'activité dans le monde d'expression française. Mouvement, à qui, semble-t-il, on peut d'ores et déjà, attribuer la paternité d'un néologisme qui n'a pas encore droit de cité dans nos dictionnaires mais qui ne manque pas pour autant de substance ni de beauté: la francophonie.

Il m'est particulièrement agréable de rappeler le rôle de premier plan qu'ont joué dans la création de votre Association quelques-uns de nos universitaires. Je vous invite à y voir un autre indice de l'intérêt que nourrit notre peuple à l'égard des autres nations de langue française.

L'importance de votre Association tient non seulement à son caractère international mais à la double mission de l'université dans l'évolution du monde contemporain: chercher le savoir et le transmettre. La transmission des connaissances qui incombe à tout établissement de haut enseignement relie l'université à son milieu et lui confère, pour ainsi dire, ses lettres de créance démocratiques.

Chez nous, comme en maints autres pays de toutes civilisations, le taux croissant de la persévérance scolaire à la fin des cours secondaire et collégial grossit d'année en année les rangs d'une certaine aristocratie de l'esprit. Au rythme actuel de la fréquentation universitaire, nos maisons de haut savoir doivent se préparer à accueillir 22 000 nouveaux étudiants d'ici cinq ans, ce qui portera alors à 17 %, taux considéré comme idéal, la proportion de nos étudiants de 18 à 21 ans inscrits dans nos facultés.

D'autre part, le Québec tient à démocratiser d'une autre manière son régime éducatif en favorisant l'expansion de son réseau d'écoles spécialisées, de niveau supérieur ou pré-universitaire, de façon à ce que chacun de nos jeunes ait la chance d'aller jusqu'au bout de son itinéraire culturel ou professionnel, selon ses talents et son appétit intellectuel.

La gratuité scolaire n'atteint pas encore chez nous les marches de l'université mais une législation récente a institué un système de prêts qui, s'ajoutant aux nombreux types de bourses déjà octroyées, accélérera encore l'escalade étudiante jusqu'à ce que, d'étape en étape, la gratuité des cours couvre tout l'enseignement supérieur.

Vous me permettrez enfin de souligner que l'éducation permanente vient de prendre un nouveau départ au Québec et qu'un vaste mouvement de recyclage commence déjà à scolariser à peu près toutes les couches de notre population.

Notre statut minoritaire nous oblige à vivre dangereusement sur ce continent. Nous avons pleinement conscience des exigences d'une telle situation. Comme le rappelait un jour aux éducateurs de langue française du Canada l'un des nôtres, Son Excellence l'ambassadeur M. Jean Désy, notre seule immunité, c'est l'éducation.

Aussi sommes-nous farouchement résolus à relever le défi que constitue pour nous notre infériorité numérique en tentant de faire des générations qui lèvent sur notre sol le peuple le plus intensément et le plus diversement scolarisé de l'Amérique. C'est là un impératif auquel nos universités sont depuis longtemps sensibilisées. Et avant trop longtemps elles recevront l'appui d'une quatrième université française.

En formulant de si lourds espoirs dans la contribution de nos universités à la promotion intellectuelle du plus grand nombre, je n'entends pas pour autant qu'il faille domestiquer nos maisons d'enseignement supérieur, rabattre aveuglément leurs standards d'admission en vue d'un nivellement par le bas. Je n'ignore pas, au contraire, qu'en plus de se vouer à la transmission du savoir acquis, l'université digne de ce nom doit consacrer à la recherche une part importante de son budget et de son temps. Le thème de votre troisième colloque, qui aura lieu dans quelques jours, atteste bien l'importance que vous attachez à cette fonction de la recherche.

En consacrant ces deux journées d'étude au rôle de l'université dans la recherche scientifique, non seulement vous mettez en relief l'une des composantes majeures de l'authentique statut universitaire mais vous proclamez hautement votre dessein de maintenir vos institutions respectives dans l'orbite du vingtième siècle.

Ralentir la marche aux connaissances nouvelles équivaldrait à ralentir l'évolution de notre société, à freiner ses progrès. Si prosaïque que la constatation puisse nous paraître, c'est dans les laboratoires que, le plus souvent, se sont élaborées et que s'élaborent encore les grandes mutations qui, d'une découverte à l'autre, ont renouvelé et renouvelleront le mode et le rythme de vie des hommes.

Cette tension continue entre le connu et l'inconnu marque particulièrement notre époque. Oppenheimer n'hésitait pas à affirmer que le nombre de savants double tous les dix ans. Ce qui permettrait sans doute au professeur Purcell, de Harvard, d'affirmer que 90 % des savants de tous les temps sont encore vivants. Mais, ainsi que le notait l'un de vos grands inspirateurs, le père de la prospective, Gaston Berger, « ce savoir s'use et se démode plus vite que la machine ».

Certains prospecteurs de l'avenir économique ne prétendent-ils pas que d'ici peu de temps l'ingénieur devra changer trois fois au moins son tableau de connaissances au cours de sa vie professionnelle? On a beaucoup parlé de l'accélération de l'histoire; l'accélération du savoir ne mérite pas moins qu'on s'y arrête. Ces chercheurs américains ne nous y invitent-ils pas qui ont calculé que depuis deux mille ans les connaissances ont doublé une première fois en 1750, une deuxième fois en 1900, une troisième fois en 1950 et une quatrième fois en 1960.

Autant de thèses ou d'hypothèses qui nous laissent entrevoir le champ quasi sans limites de la recherche scientifique, qui nous dévoile aussi l'aire d'exploration ouverte à nos facultés universitaires.

Je souhaite à votre colloque le plus lumineux des succès. Je souhaite aussi que, parallèlement à cette quête de données scientifiques inlassablement poursuivie par vos établissements respectifs, une autre prospection suscite au moins autant d'ardeur que celle-là: celle qui concerne le grand oublié du monde moderne, l'homme, les exigences de son bonheur, les conditions de sa paix intérieure, les facteurs de son adaptation au milieu et au tempo de la vie actuelle, les ressorts secrets de son comportement, les arcanes de sa conscience, enfin tout ce qui touche au cœur, à l'âme et à l'esprit dans ce vingtième siècle déclinant.

C'est en effet au prix d'un équilibre au moins relatif entre les secrets arrachés à la matière et à l'espace et les révélations soustraites au mystère humain que l'ordre et le bonheur auront enfin leur pavillon sur la Terre des Hommes.